



HAL
open science

GAGÁTOS ET LE CHEVAL

Myrto Petsota, Alexandre Papadiamantis

► **To cite this version:**

| Myrto Petsota, Alexandre Papadiamantis. GAGÁTOS ET LE CHEVAL. 2020. hal-04523132

HAL Id: hal-04523132

<https://hal.science/hal-04523132>

Submitted on 29 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

GAGÁTOS ET LE CHEVAL

Alexandre Papadiamantis

La manière dont il avait fait fortune, Kostas Gagátos lui-même l'ignorait. Sa mère, Magiakô, qui avait cinq beaux-enfants et trois ou quatre enfants à elle, le savait peut-être. Et quand son mari fut décédé, paix à son âme, elle racontait qu'elle faisait des rêves prémonitoires qui dévoilaient leur avenir et leur destin.

« Cette nuit j'ai rêvé, oh Mariô, ma Mariô—racontait-elle à l'aînée de ses belles-filles qui avait presque le même âge qu'elle –, que ton maître, c'est-à-dire ton père, est venu et m'a dit, oh ma Mariô, que cinq enfants prospéreront, oh Mariô, ma Mariô. »

Et elle commençait à énumérer les enfants de la fratrie qui réussiraient, selon la révélation que lui avait faite le défunt dans son rêve. Ensuite, elle entonnait, en rythme, comme pour chanter une lamentation, tout en dodelinant de la tête comme si elle battait la cadence :

« Oh, ma misérable fille, ma Frankissa¹... »

Elle avait une fille, Frankissa, qui, après avoir quitté le pays avec son mari qui était fonctionnaire, ne portait plus le costume traditionnel. Pour cela, sa mère éprouvait à son égard une haine brûlante, elle l'appelait presque toujours « Frankissa ».

« Ma misérable Frankissa, ma fille, et ton frère, Panayis, ce bigleux. Pfui ! La poudre et la cendre ! »



¹ De la France, NdT.

Pour ce qui était de son fils unique, Kostas, elle avait donné, à ce qu'il paraît, un coup de pouce pour que l'oracle s'accomplisse. Selon les dires, alors que le vieillard était sur le point de mourir, elle s'empara du petit pécule, une sacoche de souverains anglais, qu'elle jeta au fond du puits qui se trouvait dans la cour, et dans lequel il restait deux pieds d'eau. À peine leur père eut-il rendu l'âme, et alors que son corps était encore chaud et que les autres fils du défunt, ses beaux-enfants, s'étaient mis à la recherche des économies du vieillard, Magiakô indiqua à Kostas l'endroit où elle avait jeté la sacoche avec les pièces.

Comment son fils était-il parvenu à récupérer le petit pécule dans le puits, c'était là quelque chose que la vieille Magiakô elle-même ignorait. Avait-il descendu un grappin attaché à une corde ? Était-il descendu lui-même, à l'aide d'une échelle, ou sans échelle ? Avait-il plongé, ou bien avait-il vidé le puits avec une pompe ou un seau pour faire apparaître la sacoche au fond ? Gagátos était le seul à le savoir.

Kostas Gagátos était désormais un gros bonnet au village, il était créancier, faisant des prêts tantôt à 18 %, tantôt à 16 % ou à 15 % pour caution et majorés d'intérêts composés. Les prêts pour le transport maritime étaient accordés à 36 %, majorés d'intérêts composés aussi, bien entendu.

Il était toujours disposé à prêter de l'argent et à encourager l'investissement dans l'industrie. À chaque fois qu'il rencontrait un paysan qui possédait de bonnes terres, il le convainquit de lui emprunter de l'argent pour développer ses cultures. À chaque fois qu'il tombait sur un batelier habile, il lui prêtait volontiers de l'argent pour faire construire un brazzera, une goélette ou une vedette. Il avait ainsi rongé le capital de nombreux villageois, des paysans et des bateliers, ne subissant de pertes ni sur les intérêts ni sur le capital.

Kostas Gagátos était vraiment doté d'un esprit redoutable. S'il n'était pas très apprécié pour ses méthodes, il était même détesté, il s'en moquait comme de sa première chemise tant qu'il ne perdait pas d'argent. Il savait fort bien que viendrait le jour, le moment, l'heure psychologique pour tout usurier ayant

de l'ambition—et quel usurier n'en avait pas ?—de devenir conseiller municipal, maire, ou même représentant parlementaire ; il lui suffisait de le vouloir. Il savait que plus on le détestait, plus il deviendrait quelqu'un de terrible et d'important ; mais dès qu'il aurait donné l'impression d'être insignifiant et peu fiable, on lui volerait son argent et alors, il serait finalement méprisé, et on lui crierait : « Tocard ! »



Par les moyens décrits ci-dessus, il avait même réussi à convaincre Yannis Perivolas, qui avait un moulin à cheval, de vendre son canasson pour en acheter un nouveau. Il lui prêta trois cents drachmes.

Au cours de la première année, Yannis Perivolas remboursa tout l'intérêt à 16 %, et une partie du principal. La deuxième année, il ne put rien payer du principal, et il ne souhaitait que rembourser l'intérêt exact sur la somme impayée. « Toi, tu payes, moi, je déduis. On va faire de bonnes affaires. »

Il encaissa les deux billets de vingt-cinq drachmes que l'homme serrait fort dans sa main, et quand il demanda la monnaie, Gagátos ne lui rendit que deux drachmes, en déduisant les quarante-huit du solde sur l'ensemble du principal, bien qu'il n'eût droit qu'aux remboursements sur le solde dû. La troisième année, Perivolas ne pouvait toujours rembourser qu'en partie et Gagátos lui dit de ne pas se faire de souci, qu'il déduirait tout ça, et cætera. La quatrième année, Perivolas lui fournit une somme au hasard pour honorer le paiement des intérêts, ne sachant plus ce qu'il devait.

La cinquième et la sixième année furent difficiles, la terre ne donna pas son fruit. La maladie, la mort, et la naissance de jumeaux s'abattirent sur le foyer de Perivolas. Le malheureux ne pouvait même plus payer les intérêts.

Gagátos l'avait embobiné de telle sorte qu'il ne savait ni combien il avait payé ni ce qu'il devait. Il se mit à faire pression sur lui pour qu'il rembourse le principal, ainsi que l'intérêt ; mais Perivolas n'avait pas d'argent, et il n'était pas non plus facile pour lui d'emprunter des fonds. Gagátos finit par le poursuivre en justice en réclamant deux ans d'intérêts et la somme totale du principal.



Alors qu'à l'amiable Kostas prétendait déduire les sommes qui lui étaient payées, qu'il en gardait une trace écrite dans ses comptes, et cætera, devant le tribunal, il ne présenta que les obligations et ne reconnut avoir reçu que quatre ans d'intérêts. Le tribunal ne tarda pas à octroyer un ordre de saisie.

Le jour suivant, Andréas, le mari de Vassiliki, huissier en fustanelle, accompagné du troisième contrôleur, procédèrent à la saisie du cheval de Perivolos.

Le cheval était encore en parfaite santé. Il était reposé et accepta un cavalier facilement, car il n'y avait eu que très peu d'orge et de maïs à moudre cette année-là.

Si Gagátos avait choisi de vendre le cheval, il aurait récupéré la somme qu'on lui devait, mais ce n'était pas ce qu'il voulait faire. Il voulait garder le cheval pour lui. Il avait de nombreux champs et usines et moulins à huile, Gagátos.

Thodoris, le fils de Gagátos, s'en chargea ; lui qui n'avait même pas appris la première lettre de l'alphabet, qui était propre à rien, sauf, en bon muletier, à monter ses bêtes, les faire courir et s'en donner à cœur joie, tout en poussant des cris et des hurlements dans la nuit, à travers les prairies et parfois dans les rues de la ville. C'était un muletier-né.

Thodoris en prit possession. Il l'examina, s'émerveilla devant lui, le caressa, et s'écria :

« Holà, la belle affaire ! Du haut de gamme ! Mais quel butin ! » Il le monta triomphalement et le sortit paître. Il lui donna à boire. Et le sortit paître encore. Il le monta à nouveau en le mettant à l'épreuve. Il s'émerveilla devant le cheval comme devant un nouveau tamis. Il ne savait qu'en faire ; à ses yeux, le cheval était une dépouille, un butin, une trouvaille, un cadeau, un trésor familial, un don du ciel ou d'ailleurs, une chose fabuleuse.

Il rentra tard la nuit et le mit dans l'écurie qui était à côté du moulin à huile de son père, dans une grande cour entourée d'un haut mur. Au matin, on trouva le cheval mort. Que lui était-il arrivé ? Qu'est ce qui avait bien pu causer sa mort ? Un vieillard qui jouait les vétérinaires dans le coin conclut :

« Si ce n'est pas le mauvais œil, il est mort fou de rage d'avoir changé de maître. »

A. P.

(Traduit du grec par Myrto Petsota.)